

Coût de la distribution et formation des prix, par G. TRIOLAIRE. Un vol., 7 po. x 9, broché, 174 pages. SIREY, 22, rue Soufflot, Paris (V^e). 1965

Jean Boulakia

Volume 40, Number 4, January–March 1965

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1002955ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1002955ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

HEC Montréal

ISSN

0001-771X (print)

1710-3991 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Boulakia, J. (1965). Review of [*Coût de la distribution et formation des prix*, par G. TRIOLAIRE. Un vol., 7 po. x 9, broché, 174 pages. SIREY, 22, rue Soufflot, Paris (V^e). 1965]. *L'Actualité économique*, 40(4), 830–831.
<https://doi.org/10.7202/1002955ar>

Canada, par exemple, une étude exhaustive exigerait des renseignements sur plusieurs milliers de firmes. Il n'en reste pas moins que son effort d'analyse constitue un excellent stimulant à d'autres études du genre, *mutatis mutandis*, sur d'autres pays du monde.

Bernard Bonin

Coût de la distribution et formation des prix, par G. TRIOLAIRE. Un vol., 7 po. x 9, broché, 174 pages. SIREY, 22, rue Soufflot, Paris (V^e). 1965.

Le secteur de la distribution tient, dans l'économie capitaliste moderne, une place extrêmement importante, étant donné la grande spécialisation des unités de production, et leur concentration en face de consommateurs très dispersés. Actuellement, sa part dans la valeur finale des biens est de l'ordre de 35 à 40 pour cent, et tend à s'accroître en longue période. En outre, il occupe une place stratégique dans le processus de la formation des prix, car il sert de tampon entre la consommation et la production, et participe donc à la formation des prix aux stades successifs. Cependant, il n'a occasionné que peu d'études de la part des économistes.

Dans son ouvrage, M. Triolaire étudie le coût de la distribution et la formation des prix dans les établissements dont l'activité principale est la distribution de biens de consommation.

Il se place tout d'abord dans une optique micro-économique, et cherche à déterminer la manière dont se forment les marges dans les entreprises de distribution. Ces marges sont déterminées par des conditions de coût, et des conditions de demande.

L'étude des coûts permet à M. Triolaire de faire deux constatations : d'abord, la détermination des coûts moyens et marginaux de chaque produit est difficile, ensuite, les coûts moyens sont généralement décroissants en courte comme en longue période. La plupart des entreprises de distribution de biens de consommation se trouvent dans la phase des rendements croissants, et ont une dimension inférieure à l'optimum.

L'hétérogénéité et la complexité de la demande provoquent un certain empirisme dans les méthodes de fixation des prix. Le plus souvent, les entreprises de distribution de biens de consommation ajoutent simplement une marge proportionnelle au prix d'achat. Dans l'établissement de cette marge, elles essaient empiriquement de faire une compensation entre les biens à demande élastique et les biens à demande inélastique. Les commerçants arrivent donc à s'approcher de l'objectif de maximisation de profits, et d'un certain optimum. Mais cet optimum n'est valable qu'au niveau de l'entreprise.

Aussi, après cette étude au niveau de l'entreprise, M. Triolaire examine les incidences de ces marges sur l'économie globale. L'insuffisance des éléments statistiques ne permet pas de procéder à des mesures directes du coût de la distribution. Cependant, la place de ce secteur va en augmentant, en même temps que

s'accroît le revenu national. En courte période, c'est-à-dire dans une période assez brève pour que la structure du secteur de distribution puisse être considérée comme invariable, la structure des coûts du secteur de distribution, les caractéristiques de la demande, le comportement des intermédiaires permettent d'expliquer des fluctuations plus fortes, surtout à la baisse, tant dans le secteur de la production que dans celui de la vente au détail.

En longue période, le fait qu'il existe, en plus des différences des services, des différences de productivité, rend difficile la détermination des coûts de production. En outre, l'existence d'une série de facteurs institutionnels, fiscaux, sociaux, psychologiques, exogènes au marché, empêche une élimination des entreprises marginales, paralyse une adaptation de l'appareil commercial aux besoins de la société.

M. Triolaire préconise donc, en dehors des périodes de pénurie, un retour à un marché de libre concurrence, où l'ingérence de l'État serait limitée, où les prix seraient « vrais » et seraient « libres ».

Dans son ouvrage, M. Triolaire analyse donc et explique des phénomènes de distribution de biens de consommation qui, bien qu'extrêmement importants dans le monde capitaliste moderne, ont été peu étudiés par les économistes contemporains.

Jean Boulakia

Croissance économique et investissement international, par C.-P. LUCRON. Un vol., 6 po. x 9½, relié, 290 pages. — « Études économiques internationales de L'INSTITUT DE SCIENCE ÉCONOMIQUE APPLIQUÉE, P.U.F., Paris, 1961.

L'auteur étudie d'abord la théorie classique des mouvements internationaux de capitaux. Ceux-ci, on le sait, seraient le résultat d'une différence dans la rémunération du capital de pays à pays. Son analyse l'amène à confirmer la trop grande rigidité de l'explication classique. D'autres facteurs interviennent tels les plans privés d'intégration. Selon l'auteur, on peut adresser trois types de critiques méthodologiques à la théorie de l'investissement international : les variables ne sont pas indépendantes ; le rééquilibre des balances n'est pas automatique ; les structures pèsent sur les décisions d'investissement.

L'auteur ne s'arrête pas à la critique de la théorie classique ; il entreprend de la dépasser. Pour lui, l'analyse moderne doit entamer l'étude des seuils de blocage, c'est-à-dire des limites au delà desquelles les mécanismes habituels d'ajustement ne parviennent plus à fonctionner, entravant ou arrêtant ainsi la croissance des revenus réels. Il est alors amené à intégrer à l'investissement international la notion de pôle de croissance et le rôle des grandes unités internationales. On constate alors que, dans le monde moderne, le concept même de nation n'a plus la rigidité et l'inflexibilité qu'il possédait chez les premiers classiques. Au XX^e siècle, l'espace capitaliste est devenu géographiquement clos. La plupart des nations ont pris conscience de l'accroissement de l'inégalité économique résultant des